

Marchés financiers : ils ravagent la planète avec notre argent

Quand on nous parle de la Bourse ou des marchés financiers, c'est avec le même ton que la météo, comme s'il s'agissait de phénomènes naturels sur lesquels on ne peut rien. Mais ce sont des êtres en chair et en os qui en décident. Et qui sont à l'origine de véritables catastrophes économiques qui ravagent la planète plus gravement que les typhons.

Les financiers n'achètent pas les choses pour leur utilité. Ils achètent seulement en espérant pouvoir revendre plus cher, et empocher la différence. Ils sont si riches qu'ils ne savent plus quoi acheter. Toutes les richesses de la planète y passent : le pétrole, le blé, l'or. Mais aussi les parts du capital des entreprises, les fameuses actions.

Ils achètent même les monnaies des pays, par milliards de francs ou de dollars. Et c'est pourquoi elles aussi changent de valeur chaque jour.

D'où leur vient cet espoir de revendre plus cher une action ? De notre travail et de notre sueur, qui elle, produit les vraies choses utiles. Si dans une entreprise, nous sommes bien sages, et que nous acceptons de travailler dur, sans revendiquer, ils vont y récupérer de beaux bénéfices. Et ces bénéfices seront distribués entre les actionnaires. Le cours des actions va donc monter, et il est donc intéressant d'en acheter. Et comme ce qui est beaucoup acheté augmente de prix, ces actions montent en fait doublement. Pendant que nous trimons, eux s'engraissent.

Mais cela ne leur suffit pas. Depuis les années 1980, une nouvelle race de financiers a surpassé les autres. Grâce aux assurances obligatoires, grâce aux comptes bancaires obligatoires pour les salariés, ou en récoltant l'argent de l'épargne de millions de gens, quelques financiers sont devenus des monstres. Ils ont entre les mains une masse de capitaux plus grande que toutes les réserves de toutes les banques nationales de tous les pays.

Au cours de l'été 1997, certains d'entre eux ont lancé une véritable guerre économique contre plusieurs pays d'Asie : des millions de gens, d'un coup, ont perdu leur emploi. Une partie a dû quitter les villes, chercher à se nourrir à la campagne. D'autres, par millions aussi, ont dû accepter de travailler sans toucher de salaire, car il n'y a plus

Malaisie, Philippines, Indonésie, et Corée ont été ravagées.

L'attaque a consisté à revendre de grosses quantités des monnaies de ces pays. Cela a fait baisser leur valeur, et a ruiné en quelques semaines toute l'économie. Après quoi, parfaitement cyniques, Coca Cola, Danone, Renault ont été là-bas racheter à très bas prix les entreprises restantes.

Nos banquiers y sont aussi allés prêter de l'argent. Eux aussi en imposant des conditions terribles : baisse des salaires de 50 ou 75%, hausse des impôts, fermetures d'écoles et d'hôpitaux. Tout cela pour être sûr de récolter de l'argent, qui servira à rembourser l'emprunt, plus les intérêts. Un an plus tard, ils ont étendu cette guerre à la Russie, à l'Europe de l'Est, à l'Amérique du Sud.

Les généraux de cette guerre mondiale appartiennent à un petit nombre de pays riches. Les trois quarts de leurs opérations sont secrètes. Les Américains s'appellent John Meriwether ou Georges Soros (revenu personnel 800 millions de dollars en 1996). Les Français, avec Gérard Mestrallet (banque Suez), Claude Bébéar (assurances AXA), Guy Dejouanny (Générale des Eaux, revenu 15 millions de francs en 1994), sont en 4ème position.

Ces mêmes capitalistes avaient investi une partie de leurs capitaux quelques années plus tôt dans les mêmes régions. Mais ce n'est pas pour permettre à ces pays de se développer qu'ils s'y intéressent. Ils ne font que refaire à une échelle gigantesque ce que faisaient les esclavagistes avec leurs esclaves : on commence par bien les nourrir ; et une fois qu'ils se sont fait des muscles, on les exploite à fond. Voilà la réalité du capitalisme.

Il suffirait de prélever 4% des 225 plus grandes fortunes pour résoudre les besoins essentiels en nourriture, santé, éducation, des pauvres de la planète. Mais ces rapaces ne laissent que le choix de mourir à petit feu, ou tout leur reprendre.

12/10/1998

L'Ouvrier n° 90

ON PEUT PHOTOCOPIER, FAIRE CONNAITRE, DIFFUSER L'OUVRIER
(boîtes à lettres, marchés, affichages dans les cités)

Pour recevoir d'autres numéros, nous aider, nous écrire :
L'OUVRIER BP 64 - 94202 IVRY/SEINE CEDEX